



**Jules Verne : l'envers du personnage ;
de l'appel de l'ailleurs à la sympathie pour les peuples opprimés.**

Philippe Mustière

Ecole Centrale de Nantes

Jules Verne est un homme de contradictions ; et son œuvre est particulièrement hybride et protéiforme. Amoureux, il ne connut que le dépit. Homme de devoir, il fut un éternel fantaisiste, adepte de calembours. Revendiquant l'indépendance, il se soumit toujours. Epris de théâtre, il fut romancier. Romancier scientifique, toujours il préféra la géographie. Educateur, il fut plutôt mauvais père. Jules Verne fut positiviste et religieux, pacifiste et patriote, autoritaire mais aussi rebelle et réfractaire. Il sembla toujours vouloir l'un et son contraire. C'est sans doute parce que Jules Verne fut continuellement fasciné par l'AILLEURS. L'ailleurs pour Jules Verne ressemble à l'ailleurs du Julien Gracq, celui du *Rivage des Syrtes* et de *Lettrines 2* : c'est cet espace de voyage, à la fois proche et lointain où, l'écrivain, riche de son savoir de géographe, débusque les fausses perspectives, les préjugés et les faux semblants.

Avec Jules Verne, le fantastique exotique plonge ses racines dans les plus lointaines mythologies, au point de créer la figure emblématique du héros. Nemo, l'homme sans nom, l'homme de nulle part, l'apatride devient un archétype, un champion de la liberté des peuples, conquérant des forces de la nature, insoumis et révolté contre la société.

De la traite portugaise au Congo à la guerre des Taipings, de l'insurrection maorie à celle de Kachgarie, de l'agitation des Senoussis à la révolte des Cipayes, Jules Verne a suivi toute l'histoire des mouvements populaires et des crises du XIX^{ème} siècle dans ses *Voyages Extraordinaires*. Derrière une rassurante façade bourgeoise, Jules Verne apparaît vite comme mystérieusement anti-conformiste, à travers un libéralisme quarante-huitard, un socialisme utopique et des rêves saint simoniens.



Revue Baobab: Numéro 3
Second semestre 2008

Nous étudierons comment le voyage permet à Jules Verne de construire toute une anthropologie du nationalisme et de l'internationalisme, du mirage de l'or et de l'argent, du colonialisme, des savoirs sauvages et des savoirs savants

Rappelons pour commencer le second sous-titre du cycle vernien : les *Mondes connus et inconnus*. Ce sous titre est aussi important que le premier : les *Voyages extraordinaires* ; il met l'accent non plus sur le départ, l'aventure, l'insolite, mais sur le souci de dépasser la réalité environnante. Car nulle frontière rigide ne sépare les mondes connus et les mondes inconnus, et de nombreux volumes de la série sont maintenus à cet égard dans une ambiguïté volontaire et savante.

Il n'est pas douteux qu'un certain nombre de thèmes politiques chers à Jules Verne peuvent être rattachés à des mythes communs à la littérature de tous les temps : l'image de l'homme démiurge, le rêve de la société idéale, le refus des contraintes sociales et des conventions, l'aspiration à la concorde universelle.

On pourrait évidemment placer Cyrus Smith dans la lignée de Gilgamesh ou d'Hercule, évoquer Platon ou Thomas More à propos de Franceville, rattacher Axel et Liddenbrock à la tradition arthurienne de la quête initiatique du Graal, comparer Nemo aux hors-la-loi de la forêt Sherwood. On pourrait relier les images verniennes de l'or à une longue série de prestigieux ancêtres : Jason et la Toison d'or, le Veau d'or des Israélites, l'or du Rhin et les Nibelungen, les trésors d'Ophir et de Golconde dans la tradition arabe.

Le thème même du « voyage extraordinaire » à travers les « mondes connus et inconnus » se prête fort bien à ce type de discours littéraire: Ulysse, Simbad le marin, Robinson Crusoe, Gulliver. etc. La sensibilité politique particulière de Jules Verne, dans la mesure où elle aboutissait à une création littéraire de vastes dimensions, ne pouvait manquer de retrouver plusieurs des grands thèmes sociaux cultivés par les générations antérieures. « Le génie de Verne, c'est d'avoir su manifester, par instinct et non volontairement, quelques-uns des plus grands archétypes [...] Les grands romans d'aventures modernes représentent un mode profane de transposition des vieilles épopées sacrées. » La pensée politique de Jules Verne n'est-elle en



Revue Baobab: Numéro 3
Second semestre 2008

définitive qu'un reflet de cet « inconscient collectif » défini par Jung à travers sa théorie des archétypes ?

En fait, les *Voyages extraordinaires* nous montrent la présence, l'omniprésence du XIX^e siècle, dans cette œuvre – cette œuvre qui appartient à son temps. L'œuvre de Jules Verne pose les problèmes de son époque et tente de leur apporter une réponse – passablement contradictoire d'ailleurs, puisque Jules Verne, en tant qu'homme du XIX^e siècle, était finalement incapable de trancher entre le destin et la providence ; entre le racisme anti-noir et la sympathie pour les peuples coloniaux ; entre le nationalisme et l'internationalisme ; entre le mirage américain et le péril américain ; entre la fascination de l'or et la conscience de son caractère dérisoire. Il est sans doute séduisant – et Jules Verne le mérite – de rattacher son œuvre à un certain nombre de mythes prestigieux de la littérature de tous les temps. Mais il est non moins important d'y retrouver un certain nombre des lignes de forces du XIX^e siècle : sensibilité aux mouvements populaires, idéal saint-simonien de domination de la nature, éloge de l'insoumission, foi en la science, sentiment aigu du caractère dérisoire de maintes conventions sociales. Tel est le « projet » vernien, même s'il se dégrade et finalement se brise progressivement à partir de 1880-1890. C'est l'ensemble du « projet » vernien qui se détraque, l'ensemble des rêves saint-simoniens de domination directe de la nature. Jules Verne est maintenant, à partir des années 1880-90, confronté à la dure réalité politique de son temps, alors qu'il en avait largement fait abstraction dans les premiers *Voyages extraordinaires*.

En témoigne cette constante dans l'œuvre de Jules Verne ; les séismes, les éruptions, les catastrophes sont une obsession chez lui. La fin du monde, chez Jules Verne, rebondit de “ voyage en voyage ”, faisant de notre auteur le plus grand catastrophographe, de son temps.

Jules Verne est bien un écrivain de la cassure, de la rupture d'équilibre: voilà ce que nous croyons pouvoir avancer. A la lecture de l'œuvre de Jules Verne, on sent cet interminable craquement, ce craquement inquiétant que ne peuvent masquer tous les discours euphoriques ou moralisateurs sur les vertus de la civilisation et des héros.

“ Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. ” Car la matière se regimbe. On ne domine pas impunément par la science. Les mondes partent à la



Revue Baobab: Numéro 3
Second semestre 2008

dérive, se démantèlent aussi bien dans *Le Pays des fourrures* que dans *Hector Servadac* ou que dans *L'Eternel Adam*. L'île Lincoln explose, l'île à hélice est mise en pièces. Le monde dans lequel vit Jules Verne est loin d'avoir toutes les qualités dont le triomphalisme scientifique a bien voulu le décorer; c'est, dès 1860, un monde qui suinte d'une étrange angoisse, un monde déjà perverti par la technologie, voyant déjà se profiler la faillite des cités en perdition. Il faut oser parler de cette névrose générale, de cette névrose historique et conjoncturelle qui a touché la plupart des individus de cette époque, à commencer par Flaubert. Devant la naissance de ce sentiment de l'absurde, devant ce hiatus désormais installé entre les intérêts de la science et ceux de l'humanité, entre progrès et liberté, Jules Verne va prôner le héros fort, la situation stable. Dans le refoulé d'une fiction littéraire, il va masquer les bouleversements successifs, les avatars multiples de la société industrielle de la fin du XIXe siècle.

On a trop souvent maquillé l'oeuvre de Jules Verne, en ne pensant pas, au préalable, les présupposés de l'entreprise. Les récits de Jules Verne, comme tous les récits de fiction, fonctionnent dans la formation de compromis, dans l'obturation d'un inconscient. Ainsi, ce qui compte dans *Voyage au centre de la Terre*, comme dans *L'Etonnante aventure de la Mission Barsac*, n'est pas tant le contenu manifeste d'une histoire bien rigoureuse, mais tous les éléments qui n'ont pu trouver d'autre expression que le récit mythique, que le " voyage extraordinaire ". Dans l'affabulation romanesque que constituent les récits de Jules Verne, ce qui importe n'est pas ce qui est dit, mais ce " à la place de quoi " on dit. Le récit vernien capte, met en scène nos désirs de fiction et, en même temps, dissimule le système qui les articule. Or ce système semble être systématiquement, chez Jules Verne, **le bouleversement, le soubresaut, la cassure**.

Œuvre pour enfants sages, comme on l'a dit trop souvent, les *Voyages Extraordinaires* sont, en fait, le contraire d'une oeuvre rassurante. La vulnérabilité, l'état de crise, cumulé et diffus dans les turbulences successives des sociétés verniennes, trouvent une illustration naïve et primitive dans les nombreux roman-catastrophes de Jules Verne. Ce dernier trahit ainsi son angoisse devant le grand mouvement en cours par le monde. Jules Verne appartient bien à cette époque où, dès 1870, par des réactions diverses, allant du vérisme au décadentisme de Huysmans ou au naturalisme de Zola, transparait sans arrêt le palimpseste d'un " Mal du siècle ".

Dans leur naïveté mythique, les romans de Jules Verne nous révèlent en creux, à travers la figure



Revue Baobab: Numéro 3
Second semestre 2008

allégorique de la fissure, la réalité de périls très concrets.

Car si Jules Verne mérite pleinement sa réputation d'auteur de science-fiction par ses extrapolations, il est tout autant un auteur de « politique-fiction ». Il imagine bien plus les perspectives politiques et sociales ouvertes à l'avenir de l'humanité que les perspectives scientifiques et techniques. Si forte qu'y soit la prégnance du présent comme enjeu politique, l'horizon des *Voyages* s'ouvre largement sur un futur dont les traits sont non moins politiques.

Bien souvent, les anticipations verniennes proposent des fables de « politique-fiction ». *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* et la confrontation de deux cités futuristes, *Sens dessus dessous* et ses fantasmes de réaménagement des zones polaires qu'une conférence internationale vend aux enchères, *L'Île à hélice* comme perversion d'une puissance américaine désormais maîtresse du Canada, du Mexique et de l'Amérique centrale en sont trois exemples très achevés. Trois exemples certes pris parmi les romans de la maturité. Mais l'anticipation politique perçait déjà dans le *Capitaine Grant*, texte pionnier où la Nouvelle Ecosse va être dotée « d'un refuge contre la misère » en plein Pacifique, « d'une colonie bien à elle, rien qu'à elle ».

Le regard que lance Jules Verne sur le monde de son temps est bien un regard politique. Ses *Voyages* sont jalonnés de crises politiques. Ses voyageurs sont souvent confrontés à des péripéties politiques, guerre de Crimée (*Trois Russes et trois Anglais*) ou derniers soubresauts de la révolte des Cipayes (*La Maison à vapeur*). Les controverses politiques, les débats d'idées sont souvent au centre de l'intrigue romanesque, ainsi l'esclavage en Afrique (*Un Capitaine de quinze ans*), la modernisation technique de la Chine ou de la Turquie (*Les Tribulations d'un Chinois en Chine, Kéraban le Têtu*), la poussée anarchiste (*En Magellanie*).

Comme le souligne brillamment Jean Chesneaux, aussi bien dans *Jules Verne, une lecture politique* que dans *Jules Verne, un regard sur le monde*, ce regard « orienté » se déploie donc dans trois directions : Jules Verne s'inspire de trois sensibilités politiques : la sympathie quarante-huitarde pour les luttes des petits peuples, la solidarité humaniste et anti-esclavagiste. La confiance ensuite dans l'industrialisme et la technique, le rôle des grands travaux et surtout des chemins de fer comme moteur du progrès historique, l'utopie d'une société sans conflit de classes



Revue Baobab: Numéro 3
Second semestre 2008

à la façon des *Indes noires*. L'individualisme libertaire en troisième lieu, plus secret, plus farouche, avec la tentation anarchiste.

Ces trois axes, dont l'empreinte est si forte tout au long des *Voyages*, trouvent sa quintessence dans la création du personnage de Nemo. Nemo, création saisissante et tout à fait originale, est à la fois et dans le même mouvement un rebelle individualiste, un ingénieur futuriste, un sympathisant très actif des peuples en lutte. Nemo se trouve à l'épicentre du champ politique vernien, il en est comme la figure fédératrice ; on ne peut s'étonner qu'il ait fait l'objet de joutes éditoriales acharnées entre Verne et son éditeur Jules Hetzel.

Le lecteur est ainsi invité à regarder le monde dans l'infinie diversité des paysages et de la géographie, propres à l'évasion (un des thèmes de ce colloque) ; il lui faut aussi être attentif aux faits politiques même les plus minces. Ce regard sur le monde, cet engagement est intimement fondu dans la trame romanesque, dans des commentaires distanciés proposés parfois chez Verne par des porte-parole quasi officiels, parfois par des témoins plus humbles, Avec leur optimisme humanitaire, leur confiance dans le labeur, la solidarité et le savoir, leur bonne humeur aussi, souvent bienveillante, parfois plus grinçante, les Paganel, les Clawbonny, les Lidenbrock et les Cyrus Smith sont la voix même de la philosophie politique qui se dégage des *Voyages Extraordinaires*.

La condamnation des conquêtes coloniales, à maintes reprises, intervient sur le même mode narratif distancié, comme dans des interstices *off* du dialogue romanesque. Les puissances coloniales, sont qualifiées de « fauves rapaces », qui prétendent « s'approprier le bien d'autrui », citation qui apparaît à la fois dans *Bourses de voyage* (p. 191) et dans *Sens dessus dessous* (p. 4). Une escale de *L'Île à hélice* aux Îles Marquises, déjà française, est l'occasion d'analyser sans indulgence pour Jules Verne, les causes de la dépopulation de cet archipel, à savoir, (je cite) : « tous les maux qu'apporte la conquête, même lorsque les conquérants appartiennent aux races civilisées ».



Revue Baobab: Numéro 3
Second semestre 2008

Ce socialisme est pour le moins inattendu, chez le grand bourgeois que fut Jules Verne ; l'explication du paradoxe serait donc à rechercher à l'intérieur même de la personnalité de Verne, dans le conflit entre sa posture publique et ses penchants secrets.

Tel est le contraste flagrant entre la posture de l'écrivain et l'orientation de ses écrits. « Le conseiller municipal d'Amiens, radical socialiste, libertaire et quarante huitard, créateur de Nemo, pouvait, dans le même temps, accepter la déportation des Communards à Nouméa. Le fait demeure, Jules Verne est plutôt conservateur et fier de l'être ; il n'a jamais envisagé de mettre son prestige et sa notoriété au service de « grandes causes », comme Hugo ou George Sand avant lui, Zola ou Mirbeau plus tard.

N'aimait-il pas brouiller les pistes ? Lui qui s'était déclaré « le plus inconnu des hommes », laissait volontiers dans le flou non seulement sa sensibilité politique profonde, mais le principe même de choix politiques dans ses romans.

Je crois que la réponse à ce paradoxe est peut-être dans la déception provoquée par l'époque, la désillusion, ce que d'autres ont appelé « le désenchantement du monde ». Les espoirs et l'optimisme du saint-simonisme tardifs, si vivants encore sous le Second Empire et qui étaient au cœur du projet hetzélien, ont laissé place, à partir des années 1880-1890, aux dures réalités de l'expansionnisme notamment américain et de l'impérialisme, à la « course aux armements » (*Face au drapeau* paraît en 1896), aux crises sociales (comme dans le Belfast de *Ptit Bonhomme*, 1893). Le film du monde se détraque. Le déchaînement de furie technique et le gaspillage massif des vies humaines tard de la « Grande Guerre » sont tout proches quand meurt l'écrivain en 1905 ; en percevait-on déjà les premiers grondements ?

Alors contre le volontarisme présomptueux du « Tout se fera ! » (enjeu de *La Maison à vapeur*), Jules Verne nous propose un certain nombre d'ancrages de résistance, qui n'ont pas vieilli.

Premièrement : La nature, dont toute son œuvre constitue une fresque monumentale et multiforme : majesté des volcans, silence des fonds sous-marins, fastes de la flore et de la faune tropicales, fougues des orages, immensité des océans, richesse du modelé géologique. Dans un monde qui s'acharne de plus en plus, non seulement à maîtriser la nature mais à la violenter,



Revue Baobab: Numéro 3
Second semestre 2008

sinon à la nier au nom des impératifs du profit et de la technique, au lieu de respecter l'équilibre dynamique entre l'homme et un monde naturel dont celui-ci fait pourtant partie, Jules Verne a encore quelque chose à nous dire...

La solidarité humaine ensuite, la conviction renouvelée de roman en roman, que les victimes de tant de catastrophes géologiques ou climatiques, nautiques aussi, sinon cosmique dans *Servadac*, n'auraient eu aucune chance de survie si elles s'étaient enfermées dans l'égoïsme. C'est la communauté qui se sauve, ensemble.

Dernier repère vernien, face au déchaînement envoûtant et insidieux de la modernité, il faut tenir tête. L'accent mis sur la dissidence, le refus, la résistance. Que ce soit le fait des petits peuples en lutte contre l'oppression et l'assimilation, tels les Norvégiens, les Bulgares ou les Québécois, les Grecs, les Écossais ou les Hongrois. Ou celui des femmes, des hommes, des jeunes de caractère, une Mistress Branican, un Nemo, un Dick Sand. Chacun à sa manière, ils tiennent déjà tête aux fausses fatalités, aux fausses philosophies de l'inéluctable et de l'irréversible.

Je voudrais revenir sur l'anti-esclavagisme très sincère de Jules Verne. Sa dénonciation de la traite des Noirs, dans *Un capitaine de quinze ans*, procède d'un idéalisme humanitaire et peut en même temps se satisfaire pourtant fort bien d'une domination coloniale qui se bornerait à abolir ces fléaux. Car la colonisation, telle que la présentent les *Voyages*, n'est pas tellement un fait de domination de certains peuples sur certains autres, qu'une des *modalités de la maîtrise de l'homme* sur le globe. Elle est, pour Verne comme pour presque tous les hommes du XIX^{ème} siècle, l'un des aspects du progrès. C'est-à-dire que ce défenseur chaleureux des petites nationalités européennes ne se décide finalement pas à étendre les mêmes principes de liberté aux peuples colonisés.

Pourtant, pour un homme de son milieu et de sa génération, Verne n'a manqué ni de finesse, ni d'originalité, ni d'audace. Faire un héros prestigieux d'un hors-la-loi comme Nemo, rebelle à l'ordre colonial anglais sinon à l'ordre colonial en général, c'était aller directement contre les idées reçues ; en ce sens, Jules Verne a initié à l'anticolonialisme bien des jeunes lecteurs. Même si



Revue Baobab: Numéro 3
Second semestre 2008

c'est le sens moderne du progrès qui l'emporte finalement, les *Voyages* témoignent d'une réelle sensibilité aux luttes des peuples colonisés.

Une image insolite et singulièrement forte parcourt les *Voyages extraordinaires* : celle de l'homme aux bras croisés. Non pas les bras croisés de l'oisiveté ; mais, en sens opposé, les bras croisés de l'individu solitaire, marquant ainsi ses distances vis-à-vis de la société à laquelle il refuse de s'intégrer et dont il rejette les codes, les contraintes. Cette attitude de défi, que souligne la tête rejetée en arrière, est celle de Nemo sur le pont du *Nautilus* ; Robur, de même, avait affronté dans l'enceinte du Weldon-Club un public déchaîné, qui accueillait par des sarcasmes ses théories sur la possibilité de faire voler les « plus lourds que l'air ». Selon l'édition originale Hetzel, l'ingénieur Thomas Roch est dessiné dans la posture des bras croisés.

Les bras croisés, la tête fièrement relevée, immobile dans ses défis, c'était déjà dans cette pose que Jules Verne s'était fait photographier à vingt-cinq ans quand il était secrétaire du Théâtre Lyrique : similitude prémonitoire.

Ainsi campé, le capitaine Nemo est comme l'archétype des figures verniennes de bannis volontaires, fièrement retranchés dans leur refus sans compromission ni retour, Nemo, qui s'enorgueillit d'avoir « rompu avec la société toute entière ».

Vingt mille lieues sous les mers est sans doute l'œuvre de Jules Verne qui est la plus nourrie de thèmes libertaires – du moins jusqu'à la publication posthume des *Nafragés du « Jonathan »* et de la redécouverte d'*En Magellanie*.

Le drapeau de Nemo est le drapeau noir ; c'est lui, frappé de la lettre N, qu'en signe de possession le capitaine plante sur le pôle Sud. Il le déploie aussi quand il attaque le vaisseau anglais. Cette apparition du drapeau noir de l'anarchie et de la piraterie est d'autant plus remarquable, qu'elle se répète souvent dans l'univers vernien. C'est le même emblème rebelle que lèvent les paysans canadiens insurgés dans *Famille sans nom*. Le pavillon de l'ingénieur Robur est noir avec un soleil jaune.



Revue Baobab: Numéro 3
Second semestre 2008

Donc, en fin de compte, les idées libertaires, sans vraisemblablement emporter son adhésion même discrète, étaient loin d'effaroucher notre auteur. On sait par exemple qu'il était l'ami d'Élisée Reclus, illustre géographe et l'un des chefs de file de l'*intelligentsia* anarchiste vers 1880-1890. Verne a également pu connaître Bakounine ou être mis au courant de ses idées et de ses activités par l'intermédiaire de Hetzel, lequel était en relation avec ce dernier. On sait aussi qu'il s'intéressait à l'espéranto, dont le caractère supranational séduisait beaucoup de libertaire de son temps. Il présidait le groupe espérantiste de la région d'Amiens, dans les dernières années de sa vie. Son ami Nadar, d'abord saint-simonien, évolua ensuite vers l'anarchisme. Et surtout, son propre fils Michel, dont il était proche intellectuellement et même éditorialement, ne cachait pas ses sympathies pour le mouvement libertaire.

La mer n'appartient pas aux despotes. A sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! Monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres. Là je suis libre. (Vingt mille lieues sous les mers, p. 74)

Libre, le mot est lâché. La mer est bien, pour les héros innombrables et les épisodes si divers des *Mondes connus et inconnus*, le « milieu libre » par excellence. Mer et liberté, on l'a déjà noté, étaient bien ses deux passions majeures et solidaires ; la troisième étant la musique, art qui libère l'esprit et le laisse voguer sur les ondes sonores...

Avec le roman posthume édité en 1909 par les soins de Michel Verne, *Les naufragés du « Jonathan »*, le cri « Ni Dieu, ni Maître » retentit brusquement dans les *Voyages extraordinaires*.

En conclusion, derrière le double alibi de la littérature enfantine et de la science-fiction, est-il légitime d'effectuer une lecture politique des *Voyages extraordinaires* ? Peut-on aller au-delà de la rassurante façade bourgeoise derrière laquelle aimait s'abriter Jules Verne ? Cultivait-il secrètement un moi non-conformiste sinon progressiste, comme certain l'ont pensé ?



Revue Baobab: Numéro 3
Second semestre 2008

Verne a d'abord été un patriote loyal de la modernité technique et sociale, un adepte du prodigieux « bond en avant » du XIX^e siècle industriel. Mais nul, mieux que lui, n'en a ensuite perçu, de façon plus aiguë, les pièges et les périls, fil rouge qui traverse ses *Voyages* seconde manière. Ainsi, les colons savants et solidaires de son *Île mystérieuse* (1874) avaient parcouru toutes les étapes techniques du progrès humain ; mais vingt ans plus tard, son *Île à hélice*, pourtant riche de toutes les performances imaginables, finit par se fracasser, victime d'elle-même.

Jules Verne est bien l'homme de la sensibilité « quarante-huitarde » aux aspirations et aux luttes des petits peuples ; de la confiance saint-simonienne, encore que démentie par la suite, dans la technique, les machines ; la contestation enfin de l'ordre social, dont Nemo est la figure de proue.

Nemo, figure ultime de l'imaginaire vernien et personnage clé, était politiquement inclassable de l'aveu même de Verne, dans sa correspondance avec son éditeur Jules Hetzel. Retenons pourtant que les sept personnages que Nemo vénérât, les Américains Washington, Brown et Lincoln, l'avocat vénitien Manin, le Polonais Kosciuszko, le Grec Botzaris, l'Irlandais O'Connell, étaient bien eux, tous, des héros politiques, célèbres aux yeux de Verne comme de ses contemporains pour leur lutte contre l'Angleterre, l'esclavagisme, les Habsbourg, le tsarisme, les Ottomans – autant de pouvoirs impitoyables, que le lecteur des *Voyages* retrouve de roman en roman. La présence de ces portraits dans le cabinet de travail du capitaine Nemo, au cœur de son *Nautilus*, en dit long sur le regard que Jules Verne portait sur le monde de son temps comme champ politique.

Bibliographie :

Jules Verne *Vingt mille lieues sous les mers* Ed. Classiques Universels, 2002.

Jules Verne *L'île mystérieuse* Actes Sud, 2005.

Jean Chesneaux *Jules Verne, une lecture politique* Ed. La Découverte, 1971.

Jean Chesneaux *Jules Verne, un regard sur le monde* Ed. Bayard, 2001.

Gaston Bachelard *La terre et les rêveries du repos* Lib. José Corti, 1969.



Revue Baobab: Numéro 3

Second semestre 2008

Philippe Mustière *Jules Verne et le roman-catastrophe* in Revue Europe n°595-596 / année 1978.

Philippe Mustière *La voix fantôme et le théâtre libidinal dans le « Château des Carpathes »* in Actes du Colloque « Jules Verne dans les Carpathes- Université de Cluj-Lapoca- Roumanie – 2005, Presses Universitaires, Les Belles Lettres.

Philippe Mustière, Michel Fabre *Jules Verne, les machines et la science* Actes du Colloque du 11-12 /10/2005- Ecole Centrale de Nantes 350p. Editions Coiffard, 2005.

Philippe Mustière, Michel Fabre *Rencontres Jules Verne. Le partage du savoir : réalités et utopies* Actes du colloque du 23 -25/01/2008 Ecole Centrale de Nantes 372 p. Editions Coiffard, 2008.

Michel Fabre *Le problème et l'épreuve ; formation et modernité chez Jules Verne* Ed. L'harmattan, 2003.

Gilbert Durand *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* Paris Dunod, 1960.

Mircea Eliade *Mythes, rêves et mystères* Paris Gallimard, 1972.

Simone Vierne *Jules Verne et le roman initiatique* Ed. du Sirac, 1973.

Simone Vierne *Rite, roman initiation* P. U. de Grenoble, 1987.